

ÉPITAPHE D'OUZOUN HASSAN,

LE CONQUÉRANT D'ORAN EN 1708.

M. Serpolet, architecte-voyer de notre ville et secrétaire adjoint de la Société Historique Algérienne, a fait cadeau au Musée de deux fragments d'épithaphe arabes gravées en relief, sur marbre blanc, et enjolivées de ces arabesques en usage dans la sculpture tumulaire des Indigènes. Il les tenait d'une vieille juive, laquelle les avait apportés d'une campagne du Bouzaréa où le plus petit servait d'obturateur à un conduit, tandis que l'autre avait figuré dans un vieux mur, à côté des matériaux les plus humbles et absolument au même titre qu'eux.

Après un examen attentif, nous avons reconnu que le premier fragment était l'épithaphe d'un Moustafa ben Redjeb que rien ne recommande à l'attention des gens d'étude. Mais l'autre, quoique sans commencement ni fin, paraît avoir une certaine valeur historique. Nous espérons pouvoir le démontrer bientôt et établir, en même temps, l'exactitude du titre donné à cet article, titre que nous prions le lecteur d'accepter provisoirement, sous bénéfice d'inventaire.

Les inscriptions dont il s'agit ici sont gravées sur des stèles qu'on appelle *mechahad*, parceque sur les deux que chaque sépulture comporte — une à la tête, l'autre aux pieds — la première contient le *chahad* ou profession de foi musulmane. Sur l'autre on inscrit le nom du défunt, la date de son décès, son titre ou fonction, le tout accompagné de quelque courte formule religieuse dont la plus habituelle est une recommandation à la miséricorde de Dieu.

Considéré au point de vue matériel, notre fragment historique mesure 28^c sur 27^c avec une épaisseur de 5^c. Au revers de l'épithaphe, est sculpté, selon l'usage le plus commun, un vase orné et entouré de fleurs; sur la carre de la stèle règne un espèce de chapelet, composé d'oves dont chacune a la forme d'un œuf

tronqué à ses extrémités et réduit ainsi à une hauteur de 4c.
Après cette description, produisons le fragment épigraphique
lui-même. En voici le texte exact :

.....
 مدينة وهران صباح الجمعة
 في ستة وعشرين
 من شوال سنة ١١١٩ وتسو
 في يوم السبت
 تسعة عشر من سنة ١١٢٢

Comme beaucoup de lapicides indigènes, celui qui a gravé cette épitaphe ne s'est pas astreint à suivre toujours la ligne d'écriture et il a placé des mots dessus ou dessous, selon ses caprices calligraphiques ou plutôt, nous le soupçonnons, d'après la nécessité où il était de faire entrer un texte assez étendu dans un espace relativement trop limité. C'est ainsi qu'il place *Ouahrán* dans l'interligne au-dessus de *Medina*, au lieu de le mettre à la suite.

Mais ces licences de scribe ne nuisent en rien à l'intelligence du texte qui se traduit sans difficulté de la manière suivante :

«..... Ville d'Oran, dans la matinée du vendredi 26 choual
« 1119; et il est mort dans la journée du samedi 19... 1122...»

Lorsqu'on est familiarisé avec le style tumulaire des indigènes, le libellé exceptionnel de cette épitaphe étonne au premier coup d'œil. Nous nous sommes demandé, quant à nous, ce que voulait dire cette mention de la *ville d'Oran* et quel événement rappelait la date qui la suit, *matinée du vendredi 26 choual 1119*. Mais nous n'avons pas eu plutôt constaté qu'elle répond au 20 janvier 1708 qu'il nous est revenu en mémoire que c'est précisément le jour de l'entrée triomphale dans Oran d'Ouzoun-Hassan, gendre et lieutenant du Dey Mohammed Bakdache.

Cette indication chronologique se trouve dans le passage suivant du poème laudatif d'un contemporain de l'événement, le cheikh Abou 'i Oufa Moustafa ben Abd Allah, el Bouni, el Khetib, à la page 156 du *Tohfet el-Mardia*, ou le *cadeau agréable*, manuscrit n° 379 de la Bibliothèque d'Alger :

فتحت سنة تسعة عشر * وماية من الی تعتبر
 و سادس العشرین من شوال * صبیحة الجمعة خذ مفا

Ce qui se traduit littéralement, y compris les chevilles du poète : « et il a conquis (Oran) dans l'année 1119, évidemment, le 26 choul dans la matinée du vendredi, croyez-m'en. »

A défaut d'autre mérite ces vers ont celui d'indiquer, avec une extrême précision, la date de la prise d'Oran ; aussi il est impossible de ne pas être frappé du rapport parfait de l'indication qu'ils fournissent avec celle de notre épitaphe. Appuyé sur cette remarquable coïncidence, on pourrait déjà avancer que cette épitaphe est sans doute celle d'Ouzoun Hassan (Hassan le long), le célèbre général sous les ordres duquel les Algériens, profitant de l'impuissance momentanée des Espagnols pendant la guerre de la succession, leur enlevèrent la ville d'Oran pour quelques années (1).

Mais le document épigraphique que nous commentons, va nous fournir une preuve additionnelle décisive ; il y est dit que le défunt est mort le samedi 19..... 1122, année hégirienne qui, ayant commencé le 1^{er} mars 1710, a ses neuf premiers mois dans cette année grégorienne et les trois autres dans la suivante, 1711. Est-ce en effet à cette époque qu'eut lieu la mort d'Ouzoun Hassan ? L'histoire locale va nous répondre.

Le Dey Bakdache, n'ayant pu payer les janissaires, parce que le Bey de Constantine s'était enfui à Tunis avec le montant

(1) L'histoire de ce pays est écrite en général avec une telle négligence et, disons-le, avec une telle ignorance des faits les plus importants, qu'une chronologie des pachas d'Alger, éditée par un journal de l'Est contient cette étrange mention : « Pris d'Oran par les Espagnols, en 1708. »

de l'impôt triennal (*Denouche*), au lieu de le lui apporter, fut tué dans le mois de mars 1710 (Moharrem 1122 (1)). Son gendre Ouzoun Hassan était alors occupé au dehors à faire rentrer l'impôt ; il accourt pour venger son beau-père ou le remplacer, mais il est arrêté en vue de la ville et exécuté aussitôt.

Cette deuxième catastrophe, qui a dû suivre l'autre de fort près, a pu avoir lieu en mars ou en avril, au plus tard. Dans notre hypothèse, l'année 1122 ayant commencé le 1^{er} mars 1710, le mois qui manque sur l'épithaphe que nous commentons serait Moharrem ou Safar.

Ceux de nos lecteurs qui ont suivi cette étude avec attention, et qui sont d'ailleurs au courant de l'histoire locale, avoueront, nous osons l'espérer, que si nos assertions ne sont pas absolument certaines elles ont un degré de probabilité qui les rapproche singulièrement de la certitude.

Nous aidant des formules connues et nous appuyant sur les faits établis ci-dessus, nous croyons donc pouvoir rétablir ainsi le texte complet de l'épithaphe d'Ouzoun Hassan :

« Ceci est le tombeau de celui qui a été pardonné par la
 » miséricorde de Dieu, d'Ouzoun Hassan, Khalifa de notre
 » seigneur Mohammed Bakdache Dey ben Ali, de l'Emir qui
 » s'est emparé de la ville d'Oran dans la matinée du ven-
 » dredi 26 choual de l'année 1119. Il est mort le samedi 19....
 » de l'année 1122, Dieu lui fasse miséricorde ! »

Quelques auteurs européens donnent à Ouzoun Hassan le titre de pacha, mais à tort ; voici la cause probable de leur erreur :

Le Dey Bakdache avait en effet demandé cette dignité pour Hassan, après la conquête d'Oran et comme récompense de ce remarquable fait d'armes. Mais il entra dans la politique de la Porte d'avoir toujours le pacha, son représentant à peu près honorifique, en opposition avec le Dey, qui jouissait du pouvoir effectif. Dans cette circonstance, l'entente cordiale qui existait entre le beau-père et le gendre était précisément un motif de refus à ses yeux, et Ouzoun Hassan ne fut pas nommé.

(1) Moharrem 1112 ayant commencé le 1^{er} mars 1710 et étant de 30 jours, les deux mois se correspondent complètement et jour pour jour.

D'ailleurs, la meilleure preuve que ce dernier n'a jamais été pacha, c'est qu'il reçut la mort en revenant d'une expédition. Or, depuis l'institution des Deys, les pachas restaient dans leur palais à Alger et demeuraient complètement étrangers aux opérations militaires actives.

A. BERBRUGGER.

UN EXPLOIT DES ALGÉRIENS EN 1802.

La marine algérienne se composait, au commencement du dix-neuvième siècle, d'une trentaine de navires, dont trois frégates de 44 canons et quelques corvettes et gros bricks. Elle comptait plusieurs capitaines hardis et heureux, parmi lesquels il faut citer, en première ligne, le célèbre raïs Hamidou, que ses succès firent parvenir à la dignité de koptan ou amiral de la flotte. Avec de tels éléments, les Algériens ne pouvaient que faire une rude guerre aux nations secondaires de l'Europe, et ils ne se privaient guère, en effet, de malmener les mécréants, la plupart du temps au mépris du droit des gens et de la foi jurée.

L'année 1802 vit un exploit fort remarquable, qui jeta un vif éclat sur la marine algérienne, plus habituée à molester d'inoffensifs navires marchands qu'à se mesurer avec des adversaires en état de lui résister. La frégate du raïs Hamidou prit, après un court combat, une frégate portugaise d'égale force.

D'après la tradition indigène, cette victoire fut due à un stratagème. Et, véritablement, un pareil événement ne peut guère s'expliquer autrement. Donc, le raïs Hamidou, usant de ruse, trompa la frégate portugaise en arborant les couleurs anglaises, s'en approcha comme s'il avait quelque communication à lui faire, puis l'aborda inopinément. Le navire algérien n'aurait évidemment pas eu l'avantage dans un combat